Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 10

Artikel: Une fête en Valais
Autor: Tissot, Victor
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-206734

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lieu des Indiens, dans les régions les plus reculées de l'Amérique, montrant l'exemple assez rare d'un homme très cultivé qui, à tous les raffinements de la civilisation, préférait le contact direct avec la grande nature, avec les êtres primitifs, et que rien ne contentait autant qu'une bonne pipe, devant le feu d'un bivouac, au milieu de compagnons d'une originalité bien marquée. Ses instincts d'explorateur s'étaient éveillés de bonne heure, ainsi qu'en fait foi le journal de ses séjours au glacier d'Orny, séjours qu'il fit en 1878, c'est-à-dire dans sa vingtième année. De même qu'Emile Javelle, avec lequel il se rencontra plus d'une fois, il avait la passion de la haute montagne, si bien qu'on le vit demeurer tout seul, plusieurs jours de suite, malgré la pluie, à la première cabane d'Orny, qui était loin d'offrir le confort des abris qui lui ont succédé.

On a bien voulu nous confier ce journal de 1878. Nous en détachons les pages où l'auteur conte ses impressions de solitaire du glacier d'Orny. Elles sont illustrées d'humoristiques dessins à la plume, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici.

... Les gens du pays vous le diront : les meilleurs moments qu'on puisse passer à la cabane d'Orny, c'est la nuit, lorsque fait rage l'un de ces orages qu'on ne peut voir que dans la haute montagne, qui ébranlent le toit de votre abri et font frissonner le zinc — phtraphtraphrtratratraaa ! — comme pour voir ce qui peut bien se passer sous cette couche fragile, et y exécuter une petite danse de leur façon...

Le lendemain, de bonne heure, Charles Barbazza, le porteur, repart pour la plaine, malgré le mauvais temps qui continue. Dodo reste seul ; il s'assied et réfléchit, nouveau Robinson dans son île. Il mange et boit quelque peu, mais la maladie s'empare de lui ; il use de tabac, remède qui lui réussit moins qu'à son homonyme ; il use de grogs bouillants, et va s'étendre le reste de la journée entre dix draps.

Tout casse, tout passe, tout lasse. Ce qui passe, c'est le temps ; c'est aussi le rhum, qui passe très bien ; ce qui lasse, c'est la fièvre et la pluie, mais en vertu du proverbe elles passent comme les autres. Robinson n'a encore rien cassé, mais ça viendra.

Donc un beau matin, Robinson sortit de sa grotte. Moins heureux que l'autre Robinson, il ne possédait pour toutes armes dans son île qu'un piolet et deux haches, dont une à glace. Toutefois, comme il n'avait point encore découvert de traces d'un pied d'homme, il laissa les haches au logis, n'ayant point d'arbre à couper ce jour-là.

Robinson s'avançait lentement, suivant le sommet des moraines. Parfois, il s'asseyait sur un bloc de granit, et se chauffant comme un lézard, regardait tantôt le glacier brillant au soleil au-dessous de lui, tantôt les sommets déchiquetés à sa droite et leurs longs couloirs encore garnis d'une neige grisâtre, ou bien le petit lac tantôt vert, tantôt bleu, qui baigne la moraine.

Qu'il me soit permis ici de parler du charme qu'on éprouve, de l'agrément qu'on se procure en entreprenant des courses solitaires. Elles ne sont pas, ces courses, de celles où l'on gravit les plus hauts sommets, inexplorés jusqu'alors, et pourtant elles n'en sont pas moins dangereuses peut être. Vous partez, seul, de nuit, peu chargé. Peut-être avez-vous un morceau de pain dans votre poche, ou, si votre course doit être longue, si vous devez passer la nuit sur les hauteurs, en plein air peut-être, emportez-vous un châle épais, où vous roulez quelques provisions, sur sur votre épaule, à la place qu'occuperait la corde qui vous est inutile.

Vous vous mettez en route à votre aise, mais résolument. Vous vous dites : J'ai la journée devant moi, j'en vais tirer le plus grand profit possible. Je gravirai tel sommet, mais si en route je trouve un autre but à atteindre, qui me plaise mieux, je changerai d'opinion sans vergogne ; je m'arrêterai quand il me plaira, aussi longtemps qu'il me plaira. Personne ne sera là pour me dire : « Dépêchons-nous, voilà des brouillards qui montent, nous n'avons que le temps ! » ou bien : « Allons plus vite, ne tendez pas ainsi la corde ! — Mais je suis essoufflé, je veux regarder le paysage ! — Non, dépêchons-nous, allons, un coup de collier ! » Ou encore : « Ne nous arrêtons pas si longtemps, j'ai soif, descendons où il y a de l'eau. » Ou encore : « Jamais je ne passerai par là, cherchons un autre couloir, celui-là est trop mauvais, je ne veux pas passer par là ; vous passerez si vous voulez, je ne veux pas vous empêcher, moi je ne suis pas si fou que cela ! »

Toutes ces réflexions, Robinson les faisait en gravissant la moraine, beaucoup mieux qu'elles ne sont écrites ici. Je prends occasion de ces paroles, lecteur mon ami, pour observer que ce n'est point un roman que l'auteur (c'est moi, âgé de 21 ans, qui suis l'auteur) a voulu écrire. Ceci pour plusieurs motifs : 1° vous ne trouverez point de mariage comme conclusion de ce récit ; 2° vous ne verrez jamais dans un roman un auteur donner connaissance du nombre de ses années ; 3° dans tous les romans, l'auteur fait du style (quand il n'en a pas) et vous voyez qu'ici il n'y en a pas.

Non, ce récit est une suite d'idées et de faits embrouillés, jetés sur le papier comme ils viennent à la plume, un peu comme ces moraines dont nous parlions tout à l'heure, qui sont des amas de cailloux en désordre avec beaucoup de gravier et de boue. Parfois cela ne manque pas de charme, quand vous les dominez, mais c'est aussi fort laid. Souvent vous trouvez un énorme bloc, sur l'arête, qui n'a rien à faire là, et vous êtes obligé de le tourner péniblement avant de continuer votre chemin. A propos, pendant que j'y pense, il y a précisément un de ces gros blocs sur la moraine au-dessus du petit lac inférieur ; on ne peut le gravir, et il faut le tourner, heureusement que le sentier est frayé tout autour. Puisse-t-il aussi y avoir un sentier pour tourner le gros bloc que représentent les trois pages que je viens d'écrire !

D'autres de ces blocs, que vous croyez solides, s'ébranlent au moindre attouchement, et vont s'écraser tout au bas de la moraine. Par aventure aussi, vous pouvez, dans une moraine, mettre la main sur un beau cristal fumé ; mais il y a gros à parier qu'il sera tout éraillé par de longs frottements, ou souillé par le sable et la boue glaciaires. Il en est ainsi de ce récit, en tout point semblable à la moraine escarpée que Robinson gravissait ce jour-là. TH. CHAPUIS.

(A suivre.)

A la Pontaise. — Bolomey, de la 2 du 8, se présente à la visite :

— Mon docteu, dit-il d'une voix dolente, ça ne va pas, j'ai pris la grippe à l'exercice.

— Avouez plutôt, fait le médecin en haussant les épaules, que vous avez pris l'exercice en grippe !

— Ça revient au même, docteu.

VIEUX PROVERBES

Trop gratter cuit ;
Trop parler nuit ;
Trop de repos engourdit ;
Trop de fracas étourdit ;
Trop de froideur est indolence ;
Trop d'activité, turbulence ;
Trop d'amour trouble la raison.
Trop de remède est un poison ;
Trop de finesse est artifice ;
Trop de rigueur est cruauté ;
Trop d'audace, témérité ;
Trop d'économie, avarice ;
Trop de biens devient un fardeau ;
Trop d'honneurs est un esclavage ;
Trop de plaisirs mènent au tombeau ;
Trop d'esprit nous porte ombrage ;
Trop de confiance nous perd ;
Trop de franchise nous dessert ;
Trop de bonté devient faiblesse ;
Trop de fierté devient hauteur ;
Trop de complaisance, bassesse ;
Trop de politesse, fadeur ;
Et trop citer de proverbes est fastidieux.

UNE FÊTE EN VALAIS

En relisant l'autre jour la *Suisse inconnue* de Victor Tissot, nous y avons retrouvé avec grand plaisir, au milieu de tant de pages exquises, celle qui a pour titre : *Une matinée de fête dans un village valaisan.*

Et le désir nous a pris de faire partager notre plaisir à nos lecteurs, ne fût-ce que pour les mettre en appétit et leur donner envie de lire tout le livre. Et ce désir fut encouragé par une lettre de l'auteur, égarée dans le volume, où notre mémoire n'avait pensé à l'aller chercher, lettre qui fort aimablement disait au *Conteur* : « Je vous autorise à reproduire de mon livre tout ce que vous voudrez ».

Nous profitons de la permission.

*

Le lendemain matin, huit heures, toutes les cloches sont en branle, elles sonnent à toute volée, c'est grande fête, fête patronale du Valais, la Saint-Maurice. Nous sommes aux petites fenêtres de la cure, regardant, dans le superbe paysage de la haute montagne, dans ce grand décor que la Dent Blanche domine de son immense pyramide blanche, les groupes pittoresques qui défilent, les adorables scènes rustiques qui se passent sous nos yeux ravis.

Quel délicieux tableau qu'une matinée de dimanche ou de fête dans un village de la montagne valaisanne ! De tous côtés débouchent des mulets chargés de famille en voyage, l'homme devant, la mère et les filles en croupe, et les enfants, leur tête blonde coiffée de bonnet de diverses couleurs, dans des sacoches de toile ou de cuir suspendues aux flancs de la bête. Quelquefois, l'homme, un grand saint Joseph sec, maigre, tout noir de soleil, comme devait être le vrai saint Joseph, marche devant, à pied, avec un bâton, ou conduit par la bride l'animal qui transporte sa femme, tenant dans ses bras un petit Jésus auquel elle donne le sein, un bout de sein rose comme les joues de l'enfant.

La rue est pleine de monde, d'hommes, de mar mots endimanchés. Les vieux portent des habits à la française avec des boutons dorés ; les femmes ont toutes des tabliers blancs ou noirs retenus autour de la taille par un ruban de couleur, ou soutenus par de petites bretelles qui croisent sur le dos. Elles ont mis le beau bas de laine éblouissant de blancheur qui fait ressortir la jambe dans le soulier découpé, le coquet soulier Louis XV, avec le nœud. Toutes ont de petits fichus rouges brodés ou à fleurs, qui descendent en pointe entre les deux épaules. Le chapeau est en feutre noir, le dessus orné d'une petite bande en passementerie de différentes nuances pour chaque chapeau. Le rouge et l'or dominent dans les gances. Le chapeau se pose un peu de travers, sur l'oreille gauche ou l'oreille droite, d'un air crâne qui va bien aux jeunes têtes. Les femmes mariées portent sous le chapeau un petit bonnet blanc brodé sur les bords. Les vieilles marchent avec de longs bâtons, la taille serrée dans des plastrons de cuir brodé. Quelques-unes de ces cuirasses de cuir sont gaufrées d'écussons, ornées d'armoiries que les fils d'or font briller au soleil comme des ornements d'église.

Les hommes, grands, secs, osseux, très noirs, têtes dures de reitres, se promènent en tenant un paquet de linge blanc sous leur bras ; c'est le chemise de mort, la chemise de pénitent blanc qu'ils doivent porter à la procession, les jours de grandes fêtes.

Les mulets continuent d'arriver en longues files pittoresques, en amusantes caravanes, tandis que le gendarme se promène en gants blancs, la poitrine bombée sous le plastron bleu de ciel de son bel uniforme qui l'endimanche. D'un œil vainqueur et du haut de sa taille de six pieds, il reluque les jolies paysannes en bas blancs qui montent avec un rapide froufrou les escaliers du cimetière, et s'en vont à l'église en portant un livre de messe dont les tranches d'or brillent comme un lingot qu'elles auraient ramassé sur le chemin.

Des mulets sont attachés devant tous les greniers et tous les chalets ; et les femmes qui viennent de très loin, qui sont en route depuis trois heures du matin, procèdent à leur toilette, en plein air ; elles crachent dans leurs mains, lissent leurs cheveux, secouent la poussière de leur robe, déplient le tablier de cérémonie et l'attachent à leur ceinture.

Les cloches sonnent un dernier appel. Tous les groupes qui stationnent sur le chemin se dirigent vers l'église, d'un pas lent de montagnard ; et par les escaliers extérieurs des vieilles maisons, suspendus dans l'air bleu, nous voyons descendre des bandes de jeunes filles aux souliers découpés et luisants, aux robes flottantes sur les jambes et au coquet chapeau chaviré sur l'oreille. Ces figures fraîches, aux joues roses, aux sourires éclatants, sortant de ces masures branlantes, de ces trous noirs, font songer au joyeux cortège du Printemps des envolées de couleurs joyeuses ; les pénitents blancs eux-mêmes, engoncés dans leurs chemises de mort, font, dans la perspective montante et allongée de la rue, un effet qui n'a rien de triste ni de lugubre : on dirait une procession d'ombres blanches, qui se déroule dans une immense fresque vivante, — une fresque plaquant des couleurs vives, des rouges, des blancs, des ors, en pleine lumière, en plein soleil.

Dès que la procession est rentrée, nous descendons et allons nous mettre aux derniers bancs. L'église est très simple ; pas d'autres tableaux que ceux des stations du chemin de la croix. Au-dessus du maître-autel, fort bien orné, plane un immense saint Esprit. Les hommes sont en avant, occupant la place d'honneur, tandis que les femmes sont reléguées en arrière, dans les bas-côtés. Celles qui sont arrivées en retard restent dehors, près de la porte. Autour de nous, c'est une vraie *nurserey*, — il y a une quinzaine de femmes qui nourrissent ; et c'est un singulier spectacle que de voir tous ces seins ronds gonflés de lait, qui sortent des corsages dégrafés, pendant que M. le curé, monté en chaire, fait un éloquent discours sur la virginité. Cette nurserey transportée en cet endroit est d'une naïveté primitive si charmante qu'il faudrait avoir une triple âme de tartufe pour s'en offusquer. Les peintres italiens n'ont-ils pas orné les églises les plus belles, du tableau de la Vierge donnant à téter au divin enfant ? Ceux qui sont sevrés, les bambins et les bambines, jouent entre eux, grignotent du pain et croquent des pommes, absolument insensibles aux effets d'éloquence sacrée de M. le curé. Il y a là un marmot aux yeux bleus et aux cheveux frisés qui nous amuse beaucoup : il bourre de pain la bouche de sa petite sœur, couchée dans les bras de sa mère, et, comme le pain ne peut descendre, il l'empile avec le manche de son couteau. D'autres enfants rongent des médailles de chapelets, se donnent des tapes avec une espièglerie de petits chats, en poussant des cris qui ne dérangent personne.

En Valais, la religion catholique a quelque chose de souriant et d'ouvert, un côté pittoresque et artistique qui attire et qui séduit. On sent un culte pratiqué sans hypocrisie et sans contrainte ; c'est la communauté fraternelle et non le troupeau tremblant conduit par la menace perpétuelle de l'enfer et du gendarme, du juge de paix et du syndic.

De temps en temps, une sonnerie éclate ; le sacristain fait tourner un disque garni de clochettes, débouchant à la fin de l'hiver, d'une sombre forêt sans feuilles, dans les prés ensoleillés.

L'office commence. L'orgue déroule ses grandes vagues d'harmonie sur les têtes courbées des fidèles. Des cris s'élèvent, mâles, vibrants. Ce sont les hommes qui chantent. Le village est désert. Seuls, les mulets remuent en mangeant leur botte de foin ; des hirondelles volent en rond, en poussant des cris aigus, autour de la tour carrée de l'église ; et, au fond de la vallée, la Dent Blanche, éblouissante de blancheur, se dresse comme un grand tabernacle de marbre, comme un grand autel d'argent qui monte jusqu'au ciel, — donnant, bien mieux que l'église aux murs étroits, une idée de la puissance et de la grandeur du dieu créateur.

Mais voici les cloches qui sonnent de nouveau, qui carillonnent à tout casser et dont le grand tapage tombe jusqu'au fond de la vallée.

Devant le portail de l'église se montre une croix d'argent emmanchée à une longue perche, puis apparaissent des hommes qui brandissent des bannières étincelantes de dorures. Ils s'avancent la mine rébarbative et fière, pareils à des moines espagnols déployant des drapeaux de guerre.

C'est la procession.

Lentement elle se déroule à travers le cimetière, à travers les rues et les ruelles du village, qu'elle remplit tout d'un coup de la gaieté de ses couleurs, de la fantaisie de ses bariolages, du bruit assourdissant de ses clochettes, du tumulte imposant de ses chants. On dirait des centaines de figurants et de choristes qui envahissent ensemble la scène d'un immense théâtre.

Derrière les deux bannières, qui sont garnies de sonnettes, comme les chapeaux chinois, et qui ondulent en larges flammes rouges, marchent, dans un pieux abaissement de paupières, les jeunes filles, les blanches pucelles sous leur voile original, les femmes, le front recouvert d'un linge blanc symbolique [1] et dont les pans volent comme des ailes ; quelques-unes portent leur chapeau à la main, d'autres le gardent sur la tête, la serviette jetée par dessus. Elles ont toutes un bouquet au corsage, sauf les vieilles, les toutes vieilles à la peau de cire jaune crevassée de rides et reluisante d'écailles, qui portent le plastron de cuir brodé et découpé en cœur. Oh ! il y en a de bien vieilles de sèches, de parcheminées, comme taillées à coups de serpe dans une racine de buis, et qui ressemblent aux Parques. Le chef branlant, la voix cassée et chevrotante, elles marmotent des litanies en balançant de longs chapelets dont les médailles de cuivre ont des éclats fauves et tintent jusque dans leurs jambes. En passant, elles prennent un morceau de pain bénit dans la petite corbeille que leur tend un gros bonnet du village, un homme cossu, la figure d'un rouge cardinalesque, les joues luisantes et bien rasées, l'air d'un aubergiste voué à une cuisine grasse, une houpette de cheveux dressée au sommet de l'occiput et retombant en queue de rat. Comme elles marchent plusieurs de front, celle de droite qui a pris le pain le partage avec les autres, et elles cessent un moment leurs prières pour manger et causer ensemble. Des petits enfants trottinent en donnant la main à leur mère et en suçant leur pouce.

Viennent ensuite les hommes, revêtus de la chemise des pénitents blancs, de la chemise funèbre qui les couvre presque tout entiers, les emprisonne comme dans une cagoule blanche. Ils ressemblent à des gens qui se sont sauvés de leur lit, en costume de nuit. Le soleil tape sur leur nuque musclée, fait luire leur peau roussie, rugueuse comme l'écorce des mélèzes. Il y en a un dont le crâne est chauve et la figure si maigre, si décharnée, — tous ses os sortant en relief, les tendons saillant sous la chair brûlée, — qu'on dirait une statue de bronze, un de ces vieux bronzes florentins personnifiant l'Ascétisme et la Faim.

Puis, ce sont les chantres qui entourent le dais sous lequel le curé promène le saint sacrement, les chantres en chemise qui tiennent de gros livres aux pages réglées et ponctuées de notes noires ; ils ouvrent des bouches à avaler des montagnes et marchent raides, la tête en l'air, les reins cambrés en arrière, le ventre en avant, la poitrine ronde, tandis que près d'eux un enfant de chœur en robe rouge, les cheveux taillés ras, agite une sonnette, et que des hommes, également en costume blanc, portent des cierges entourés d'un cornet de papier gris afin que le mouvement et l'air ne les éteignent pas.

La procession descend la rue, disparaît, puis reparaît, secouant à chaque pas ses clochettes, ses bannières, agitant les plumes du dais, des broderies, des dorures dont le déploiement dans l'air bleu, sous ce beau soleil clair de montagne, met suspendu près de l'autel. Alors, tout le monde s'incline et se frappe la poitrine, dans un *meâ culpâ* solennel. L'offertoire est commencé. Les femmes, qui portent une serviette blanche sur la tête en signe de deuil, s'avancent vers le chœur avec une chandelle allumée. Le curé leur donne une relique à baiser, et le sacristain souffle la chandelle et s'en empare.

L'office est terminé.

En sortant, beaucoup d'hommes enlèvent leur chemise, la plient et la mettent sous leur bras, tandis que d'autres continuent à circuler à travers le village dans leur costume de pénitents. Nous en voyons un qui, ainsi affublé, enfourche son mulet et part en galopant de la façon la plus drôle, — comme un Arabe dans son bournous ou un fantôme à cheval.

[1] Ce linge, symbole du suaire, est tout simplement une serviette.

Sur le cimetière, les jeunes filles en tabliers de couleurs, coiffées de leur coquet chapeau en coup de vent, forment des groupes d'une gentillesse exquise, puis, tout d'un coup, se prenant par la main, elles s'envolent en courant et en riant, montrant, dans leur fuite et sous leurs robes soulevées, toute une rangée de gros mollets blancs emmanchés de souliers noirs.

VICTOR TISSOT.

Au bon vieux temps des diligences

La vieille diligence est au complet, c'est dire que l'on y est très serré.

On a une quinzaine de kilomètres à faire, mais, bast ! ce sera vite fait, et les jeunes touristes, qui occupent l'intérieur, acceptent gaiement ce peu confortable voyage.

Au moment où la diligence va partir, une ravissante tête de jeune fille se montre à la portière.

— Pardon, messieurs, dit la charmante enfant, y a-t-il une place à l'intérieur ?

— Très certainement, répondent tous les voyageurs à la fois.

La jolie fille remercie d'un sourire, paie sa place au conducteur qui murmure :

— Enfin, puisque ces messieurs le veulent, je ne m'y oppose pas.

Puis, la charmante fille fait quelques pas, et va chercher un énorme vieux monsieur qu'elle amène par la main : elle le pousse sur le marchepied et lui dit :

— Allez, grand'père, il y a une place.

Et elle grimpe lestement sur l'impériale pendant que l'énorme monsieur s'effondre sur deux voyageurs.

A la mémoire de Edouard Rod.

L'idée d'élever un monument destiné à honorer Edouard Rod à Nyon, sa ville natale, a surgi à la fois sur plusieurs points de la Suisse romande.

L'Association de la Presse vaudoise, le *Journal de Genève* et l'Institut national genevois, sans s'être concertés au préalable, avaient décidé d'en prendre l'initiative.

On a pensé que toutes ces bonnes volontés devaient s'unir pour donner à l'entreprise la caractère intercantonal et romand qui lui appartient, et atteindre le but d'un commun effort.

A cet effet, tous les amis et admirateurs d'Edouard Rod, comme toutes les personnes que le projet intéresse, sont convoqués à se réunir, à Nyon, à l'Hôtel des Alpes, près de la gare, aujourd'hui 5 mars, à 4 heures de l'après-midi, pour jeter les bases de l'entreprise.

Au plaisir !

Demain dimanche, au *Théâtre*, deux spectacles vraiment de choix : en matinée, *La Petite Chocolatière*, l'amusante pièce qui ne peut quitter l'affiche ; en soirée, *La Griffe*, de Bernstein. — Mardi 8, dernière *représentation populaire*. — Jeudi 10, réveil de l'ancien répertoire : *Mlle de la Seiglière*, 4 actes de Jules Sandeau.

Au *Kursaal*, en attendant que le rideau se lève sur les merveilles de la revue annuelle, une semaine de joyeuse opérette : *Qui qu'a vu Ninette ?* montée avec grand soin et admirablement interprétée.

Le *Lumen*, avant de commencer les transformations qui vont en faire une des jolies salles de spectacle de Lausanne, s'évertue à composer des programmes alléchants, qui attirent de nombreux spectateurs.

Quant au *Lux*, il n'a qu'à continuer ses spectacles ininterrompus, une innovation fort goûtée et à laquelle il doit une série de salles combles.

Sauce pour poissons.

Faites revenir cinq oignons coupés fin et une cuillerée de Maïzena avec un morceau de beurre et ensuite bouillie dans l'eau de poisson, ajoutez ensuite, en remuant, un morceau de sucre, un peu de vinaigre et quelques pincées de noix de muscade.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.